

Quiproquo au bureau

Valérie

Quelque part dans le bureau d'une grande administration ...

Le directeur de la communication, Jean-François Moncet, attend avec impatience le technicien qui doit venir régler le matériel en vue de la présentation d'une vidéo de campagne d'information du Président à son directeur de cabinet... L'ambiance est tendue.

- Eh bien, c'est pas trop tôt. Vous étiez passé où ? Ça fait une heure que je vous attends.
- Excusez-moi, je pensais pourtant être un peu en avance.
- Allez hop hop hop, il n'y a pas une minute à perdre, asseyez-vous et regardez-moi ça. *(Il lui désigne la chaise)*
- C'est cette vidéo ?
- *Mais qui m'a envoyé un empoté pareil !* Oui c'est cette vidéo. Lancez-la, vous allez tout de suite comprendre.
- Ce n'est pas mal.
- Heureux que ça vous plaise, mais c'est pas ce qu'on vous demande. Faites votre job et épargnez-moi vos commentaires s'il vous plaît. On est pressés.
- Vous savez que vous êtes particulièrement désagréable. J'avais déjà entendu parlé de votre caractère de chien et bien, je peux dire que votre réputation n'est pas surfaite.
- Vous ne manquez pas d'air ! Si je n'avais pas un écran à faire régler, je vous sortirais d'ici à coups de pompe dans le derrière.
- *Il est hors de question que je tolère ça une minute de plus. (il se lève)*
- Ah non, mon petit bonhomme, vous n'allez pas vous en tirer comme ça. Restez sur cette chaise.
- Mais enfin lâchez moi. Vous êtes malade !
- *Quelle mauviette.* Écoutez-moi bien, je dois présenter cette vidéo dans moins d'une demi-heure et je veux que ce soit impeccable. Le DirCab du Président est du style prise de tête, si le son et l'image ne sont pas raccords, il va nous emmerder. Alors, au boulot !
- À mon avis, vous n'avez pas idée à quel point il va vous emmerder.
- Je vous ai déjà demandé de m'épargner vos commentaires, il me semble.
- Tout bien considéré, cette vidéo n'est pas si réussie que ça.
- *J'en peux plus !*
- Et qu'est-ce que c'est que cette fin ?
- *Il va me rendre fou !*
- Et cette musique !
- Vous n'avez pas bientôt fini de vous payer ma tête ? Ça va mal finir. Restez assis.
- Je n'ai plus rien à faire ici. J'en ai suffisamment vu pour vous dire que vous allez devoir revoir votre copie. Cela ne correspond pas, mais alors PAS DU TOUT, au message que le Président souhaite faire passer.

- Et pas la peine de faire cette tête d'ahuri, je ne sais pas pour qui vous m'avez pris mais je suis Hervé Chapuis, le Directeur de Cabinet du Président. « Le DirCab prise de tête », comme vous dites. Enchanté de vous avoir rencontré, je me souviendrai TRÈS longtemps de cet entretien.
- *Mais qu'est-ce que je peux être con parfois !*

Le chien Irène

André Petit et sa fille Véronique à l'entrée de leur maison

André : – Ah ! Te voilà enfin ! Mais d'où est-ce que tu viens ? Je me suis fait un sang d'encre !

Véronique : – Papa, je vais t'expliquer...

– T'as vu l'heure ! Mais c'est pas possible !

– Mais papa ...

– Et puis t'as vu ta tête ? Mais de quelle tanière tu sors ?

– Je voulais juste ...

– J'attends des explications.

– Tu sais papa que ...

– J'exige la vérité, je suis ton père, j'ai le droit de savoir !

– Mais papa, j'ai quinze ans !

– Justement, une gamine, oui une gamine

– J'ai rien fait de mal

– Encore heureux !

– Tu connais ma meilleure amie ?

– Oh oui ! Je la connais, je te signale même que j'ai téléphoné à ses parents.

– Tu as téléphoné à Louise ?

– Evidemment, et tu n'étais pas chez elle !

– Mais papa ...

– Alors dis-moi enfin d'où tu viens !

– En sortant du collège, j'ai accompagné Louise jusque chez elle.

– Et ensuite ?

– Je suis revenue par le chemin des muletiers.

– Et après ?

– J'ai fait une drôle de rencontre.

– Et c'est qui, cette rencontre ?

– Un chien abandonné.

– Quoi ?

– Oui, un pauvre chien attaché à un arbre, abandonné quoi !

– Il est où maintenant ce chien ?

– Tu sais, il tremblait de peur et il ressemblait tellement à notre Sweettie !

- ...

– J'ai réussi à le ramener jusqu'ici, il est installé dans le garage dans l'ancien panier de Sweettie.

– Bon, j'te pardonne ton retard. Allons voir ce qu'on va pouvoir faire pour ce pauvre toutou.

Au poste de police Michel

Rémy Champlain, commissaire

Jacques Klein, buraliste

Poste de police

C — Vous vous rendez compte de ce que vous avez fait ?

B — J'ai défendu ma femme, il lui tapait dessus !

C — Mais il s'est enfui à votre arrivée, pourquoi lui tirer dans le dos ?

B — Mais putain, Brigitte était par terre, la tête en sang. J'ai pris mon arme et je l'ai plombé, normal !!!

C — Monsieur Klein, je comprends votre énervement, mais vous auriez pu le tuer.

B — Mais c'est pas vrai ça, je crois rêver ! Cette crevure court encore et au lieu d'être à ses trousses, vous me gardez ici. A croire que c'est moi le coupable !

C — Écoutez-moi, monsieur Klein, essayez de comprendre. D'abord, le braqueur n'est plus en fuite, mes hommes l'ont interpellé à l'hôpital, ils sont avec lui. Ensuite, tirer dans le dos de quelqu'un en fuite, ce n'est pas de la légitime défense.

B — Et ma femme, elle aussi est à l'hôpital ; vous ne vous demandez pas comment elle va !!!

C — Les nouvelles sont bonnes, une petite plaie du cuir chevelu, rien de grave. Revenons à vous, je peux voir votre port d'arme ?

B — Merde alors, je devrais être avec elle au lieu de répondre à vos questions débiles. Quatre fois que je me fais braquer, quatre fois que les voleurs n'ont pas été retrouvés. Brigitte est sous médicaments depuis six mois pour pouvoir bosser sans trembler, et ce connard qui déboule, la frappe en plus ! Qu'est-ce que j'aurais dû faire, le laisser partir en lui disant merci ?

C — ...

B — Vous ne dites rien, commissaire ?

C — Je comprends votre raisonnement, mais il y a peut-être d'autres moyens de vous protéger ?

B — Vous me faites rire, avec vos conseils stupides. Je n'ai pas les moyens de payer des vigiles armés... Vous seriez à ma place, vous feriez quoi ? Accepter d'être agressé avec le sourire ? Mettre une pancarte : *Argent facile, venez-vous servir ?*

C — Certainement pas, monsieur Klein. Excusez-moi, mon téléphone ... *Comment ça ?... Bon, je préviens le procureur... Oui, vous revenez tout de suite...*

B — Bon commissaire, je peux y aller ?

C — Désolé monsieur Klein, ça ne va pas être possible.

B — Mais vous me cassez les couilles à la fin !!! Je dois rejoindre ma femme à l'hosto !!!

C — Je viens d'avoir des nouvelles de mes hommes. Votre agresseur est mort, hémorragie massive. Il avait seize ans.

Un rêve dans un rêve dans un rêve

Rosemarie

*Calypso : Magicienne de rêves
Mihal : un élément de son rêve
Dans un rêve.*

Calypso :

-On se rencontre souvent, n'est-ce pas ?

Mihal :

-Souvent ? J'ai l'impression de vous voir pour la première fois.

-Oh non. Nous nous sommes rencontrés souvent.

-Où ?

-Dans nos rêves.

-Dans nos rêves ? Mais où dans nos rêves ?

-Je vous avais donné un plan des rêves que vous deviez suivre pour parvenir aux miens. Vous m'aviez dit le connaître par cœur : à minuit, partir de la fenêtre de la chambre. Puis se laisser porter...

-Un plan des rêves ? Ça existe ? Moi, je ne rêve qu'à partir de cinq heures du matin et jamais de la fenêtre de ma chambre.

-Mais, souvenez-vous. Nous avons rendez-vous dans mon rêve à minuit. Nous nous sommes envolés vers la flèche de la cathédrale. Un tourbillon insensé nous a déposés dans les yeux de pierre des statues et nous avons senti, émerveillés, comment battait le cœur des regards qui veillaient sur le ciel et sur la ville. Puis nous sommes partis à la rencontre du cycle imperturbable des heures de la nuit. Jusqu'à l'aube. Où nous nous sommes évaporés.

-Si je l'avais rencontrée dans mes rêves ou dans ma vie, jamais je n'aurais pu l'oublier. Elle n'est pas de celles qui s'évaporent à la première lueur de l'aube. Parce que, là où vous la rencontrez, c'est là où vous voulez rester. Parce que...

-Mihal !

-Je ne suis pas Mihal. Je m'appelle Miral. Et ce n'est pas dans mes rêves que vous venez la nuit, mais dans les rêves de Mihal, mon frère jumeau. Moi, je suis celui qui rêve éveillé.

Dans la cathédrale Gisèle

Dubois le journaliste
Inspecteur Harry

- Inspecteur Harry, bonjour ! Alors, c'est quoi cette histoire de nouba ici cette nuit ?
 - Dubois ! Comment diable êtes vous entré dans la cathédrale ?
 - Comme tout le monde par la porte !
 - Epargnez moi votre mauvais esprit, vous les journalistes, toujours en quête de sensationnel ! Je n'ai rien à vous dire.
 - Même pas la plus petite piste ? Pas à moi ! J'ai entendu dire qu'ils étaient plusieurs à gueuletonner dans la crypte. Le soir de Noël après la Messe de minuit ! Quelle honte.
 - Vous avez l'air bien informé. Vous y étiez ?
 - Très drôle, non, j'ai mes sources. Mais dites donc, la tenture de l'annonciation, elle est où ? Paraît qu'elle a servie de couverture au clodo complètement bourré, retrouvé enroulé dedans au petit matin. Bien au chaud dans la sacristie. Il en dit quoi l'évêque ? C'est lui qui est tombé dans les pommes ?
 - Pas de commentaires, vous n'avez rien à faire ici, disparaissez !
 - Allez inspecteur, soyez chic, un petit indice !
 - Je n'ai rien à vous dire !
 - OK. Si vous ne m'aidez pas, je vais pondre un article pas piqué des hannetons et tous vos démentis ne serviront que dal. Le ver sera dans le fruit !
 - Arrête Dubois, pas de chantage ou je te fais coffrer.
 - Alors ? C'est quoi l'histoire ? Le clodo a pétié les plombs ?
- Il me gonfle avec ses questions. Ce type est une vraie plaie. Et l'autre qui veut des résultats sans faire de vagues. Plus que six mois et j'étais tranquille. Bon, j'y vais. Ça passe ou ça casse.*
- Mauvaise pioche mon vieux. C'est le sacristain.
 - Quoi ?
- Il débloque. Raconte qu'il a dîné dans la crypte avec la Vierge Noire et Cagliostro. Il parle de vouivres sous la cathédrale, de serpents, de dragons aux ailes déployées. Il affirme que le chien de Geiler ronfle. Que le vieil homme hurlait « le pilier des Anges ne supportera jamais la voûte ! ». Il parle d'Alamans, de Romains. Connaît personnellement le Cardinal de Rohan avec lequel il a bu un excellent Gewurtz.
- Il a disjoncté. Nous l'avons mis sous calmants et transféré à Brumath. Je compte sur votre discrétion, Dubois. Vous vous rendez compte du scandale ?
- Le sacristain qui fait la noce, la nuit de Noël dans la crypte !
- Vous vous fichez de moi ? C'est un canular ? Si je publie ça, je vais passer pour un rigolo. Ma carrière est fichue !
 - À vous de voir.

Misogynie Sandra

Tanja Rotfeld, lieutenant de police, interroge un suspect, « Dédé la Saumure » au commissariat.

- TANJA Bon, maintenant tu vas parler ! Que faisais-tu chez Rosanna Berg dans la nuit de samedi à dimanche ?
- DÉDÉ J'ai rien à dire. Ma vie privée vous regarde pas.
- TANJA Arrête de jouer au con ! Tu vas cracher le morceau immédiatement !
- DÉDÉ Je parlerai qu'en présence de mon avocat...
- TANJA Bon, comme tu veux... Mais sache que ton complice t'a balancé !
- DÉDÉ Vous dites ça pour me faire peur ! C'est du bluff tout ça !
- TANJA Si c'est ce que tu penses. On verra lorsque tu passeras devant Madame le Juge ! Elle sera moins clémente.
- DÉDÉ Encore une gonzesse ! C'est pas votre place, ici !
- TANJA Ah bon ?
- DÉDÉ Au fourneau ! Faut bien servir à quelque chose !
- TANJA Parce que tu te crois encore au Moyen-Âge ? Les choses ont bougé depuis même si c'est loin d'être équitable.
- DÉDÉ Quelle connerie ! Je ne parlerai pas à une bonne femme ! Je veux parler à mon avocat !
- TANJA Tiens, parlons de ton avocat ! Un commis d'office !
- DÉDÉ Qui c'est ?
- TANJA Une avocate ! Maître Sonia Brasseur !
- DÉDÉ Quoi ??? Une nana ? Pas question ! Une jeune sans expérience en plus !
- TANJA Ce n'est pas une « jeune » comme tu le dis ! Maître Brasseur a plus de quinze ans d'affaires à son actif. Très bien, je vais lui demander de ne pas venir. Tu te défendras tout seul comme un grand, espèce de misogynne !
- DÉDÉ Moi ? Misogyne ? Vous plaisantez ! Ce sont juste des boulots de mecs, pas des boulots de gonzesses !
- TANJA Parce qu'il y a des boulots de mecs et de femmes ? Bien, c'est ce que nous allons voir ! On va te coller à la plonge du réfectoire, tu vas voir ! Puisque tu ne veux pas coopérer, ton complice va témoigner contre toi. Tu l'auras bien mérité.
- DÉDÉ C'est du bluff ! Je n'ai pas de complice puisque j'ai rien fait de mal !
- TANJA Ah bon ? Avoir tabassé ta compagne à mains nues, c'est rien pour toi ? Tu expliqueras ça à la famille de la victime et à Madame le Juge. Et ton complice qui a ligoté la pauvre Mademoiselle Berg...
- DÉDÉ Bon, je lui ai juste collé une baffe parce que son rôti était raté ! C'était immangeable ! Elle a voulu m'empoisonner !
- TANJA Donc tu frappes ta compagne parce que sa cuisine n'est pas digne d'un grand restaurant ? Quel courage ! Tu verras comment les matons vont te traiter au trou ! Sans compter les autres détenus qui se feront un plaisir de te passer la savonnette !

On garde les animaux, on surveille les hommes

Karen

Alison Sutter, jeune détenue.

Myriam, surveillante pénitentiaire.

Dans la cour de prison.

M : Sutter, pourquoi vous ne rejoignez pas les autres ?

AS : ...

M : Répondez Sutter, je vous ai posé une question !

AS : J'suis fatiguée.

M : Mais vous êtes fatiguée de quoi ? De tourner en rond dans votre cellule ?

AS : Oh, la ferme !

M : Du respect, s'il vous plaît ! C'est pour votre bien que je dis ça. Vous avez droit à une sortie par jour, alors profitez-en, avec un temps pareil en plus.

AS : J'ai pas envie de jouer à la baballe...

M : Faites pas votre tête de mule, allez vous défouler, ça vous fera du bien plutôt que de rester assise par terre. Vous verrez, faites-moi confiance.

AS : J'suis bien là, tranquille, au soleil. Arrêtez de m'énerver Madame, j'ai besoin de calme.

M : Sutter, je pourrais être votre mère ! Ecoutez-moi, je parle d'expérience. Depuis dix ans que je travaille dans cette prison, j'en ai vu passer des filles. Je sais de quoi je cause.

Dix ans, dix ans déjà que je rôde dans ces longs couloirs froids au bruit étourdissant des trousseaux de clés qui s'entrechoquent, dix ans de destins qui s'amorcent à l'ouverture des verrous ou qui se brisent sur ces grilles lugubres, dix ans que je vois passer, à travers les serrures, la méchanceté, la misère et l'espérance humaines, dix ans que je suis retenue dans ma vie à payer ses dettes, à faire la morte aux courriers des huissiers, à rester enfermée dans un silence funèbre, mon cœur battant violemment ma poitrine quand on sonne à la porte, dix ans que j'étouffe.

Allez, ouste debout, allez rejoindre vos collègues. À votre place, j'irais me dégourdir les jambes.

AS : Oh, mais lâchez-moi à la fin ! Si j'étais vous, je me tairais, je prendrais mes clés, mes clics et mes clacs. J'suis quand même libre de faire ce que je veux, non ?!

En route vers les cocotiers Geneviève

Chez le garagiste : une fille, le garagiste

(La fille)

- Ben ça alors ! C'est quoi cette valise dans le coffre ! C'est pas vrai !! Venez voir !

(Le garagiste)

- Seconde, j vérifie l moteur ; s'il a pas morflé... L'aile avant gauche est bien amochée ! Vous avez eu du bol de vous en tirer comme ça.
- Non mais venez voir, vite !! J'en reviens pas !
- J'arrive ! Qu'est-ce qu'y a ? ... Waouh ! Eh ben mazette ! Remplie à ras bord ! De quoi partir tranquille sous les cocotiers ! C'est à vous cette valise ?
- Ben non !! C'est au gars qui conduisait, je suppose. Je voulais voir dans le coffre si je trouvais un peu plus de renseignements sur lui...
- Le propriétaire de la Peugeot, c'est le p'tit jeune que le patron vient d'emmener aux urgences ? On n'a même pas eu le temps de prendre ses coordonnées !
- Ben ouais. Sans doute. J'imaginai pas qu'il avait un tel magot dans son coffre ! Ça alors ! Il a dû braquer une banque juste avant. Il avait pourtant l'air cool, pas stressé du tout, souriant, sympa.
- Attendez ! S'il avait fait un hold-up, vous croyez vraiment qu'il aurait pris une passagère dans sa fuite ? Par simple bienveillance ?
- Ben, j'ai dû certainement lui plaire avec mon décolleté plongeant. Je mets toujours cette robe quand je fais du stop, sinon j'attends des heures.
- C'est vrai que vous êtes craquante comme ça, mais quand même ! Moi, j'aurais planqué mes biftons avant ! À moins que... C'était p't-être pour lui servir d'alibi. Vous tombez à pic. Un couple, ça donne le change, ça paraît normal.
- Vous voulez dire qu'il m'aurait prise en otage ? Mais alors... il était peut-être armé ? Attendez je regarde dans la boîte à gants à tout hasard. C'est là qu'on planque les pistolets d'habitude !...
- C'est vrai ! On aurait dû tout de suite chercher là-dedans avant d'le conduire à l'hosto.

- ... Ah, tiens voilà ses papiers !... carte grise, permis... Jean-Pierre NIKLER, né à Plobsheim en...1949 ! Eh ! Mais c'est pas mon chauffeur ça ! Ou alors, il faisait pas son âge !
- Putain ça s'corse ! C'est p't-être le fiston du vieux alors... qui aurait mal tourné ! ... Ou si ça s'trouve, c'est une bagnole qu'il aurait volée ; du coup il savait peut-être même pas qu'y avait une fortune dans l'coffre... Ça expliquerait l'accident...quand on connaît pas la bagnole !...
- Hold-up ou vol de voiture, pour moi c'est du pareil au même. Il devait pas être très clair ce pied nickelé !
- Mais alors si c'est une voiture volée et qu'elle est pas à vous, qui va payer les réparations?
- Quoi... ?
- ... ? Ecoutez, y'a peut-être une solution... Si on se partageait la valise... 50/50. Personne pourra l'savoir. Je mets votre nom sur la facture et basta ! Chiche ?
- Non, mais je rêve ! C'est quoi ce plan débile ?!!! ...Bon je vais tout de suite porter cette valise à la gendarmerie. C'est c'qu'y a de mieux à faire. Pour la facture ne vous en faites pas. Je vous réglerai à mon retour. Allez, à tout à l'heure !

(En aparté)

Héhé, à moi les cocotiers !

Qui pro quo Françoise

- *Jean Frédéric Meunier et une dame dans un cimetière*
-
- *Tiens, il y a déjà quelqu'un. Mais, je ne vois pas qui ça peut-être....* - Bonjour Madame. En ce jour, il y a bien du monde à se recueillir, n'est-ce-pas ?
- Oui, mais vous savez, moi, je viens presque tous les jours.
- Ah bon !
- Nos chers disparus ont bien besoin de notre sollicitude.
- Moi, ce n'est pas dans mes habitudes, mais je me suis promis de ne pas l'oublier, après l'accident, si bête.
- C'est vrai..... la mort est toujours bête, comme vous dites, et nous surprend au moment où on ne l'attend pas. Mais vous avez là un bien beau pot de chrysanthèmes. Moi, j'aime

les blanches. Regardez, comme aujourd'hui, tout est fleuri. Je peux vous dire que ce n'est pas tous les jours comme ça. On voit bien que c'est la Toussaint. Moi, je fleuris toute l'année et je suis bien triste, quand je me promène dans les allées, de voir les tombes négligées. Mais, mon bon Monsieur, je ne vous remets pas.

- J'étais un ami et nous avons partagé bien des moments ensemble.
- Vraiment. - *quel peut-être ce jeune homme ?* - Il ne me semble pas qu'il m'ait parlé de vous. Faut dire qu'il n'était pas bavard.
- Vous trouvez ? Pourtant on rigolait bien. On a presque tout partagé pendant notre jeunesse.
- Quelle jeunesse ? - *je ne comprends pas* -
- Mais lorsque nous étions au collège Saint Colomban.
- Ah oui ! C'était un professeur bien respecté et ses élèves l'aimaient beaucoup. Ça il me le disait.
- *Elle déraïlle, la pauvre vieille* – Moi, je ne vous parle pas d'un professeur mais de mon copain Michel.
- Michel ! Mais il ne s'appelle pas Michel !
- Mais si. - *Elle est complètement à l'ouest* -
- Mais enfin, je connais quand même le nom de mon mari. C'est Maurice et non Michel.
- Mais moi, je ne vous parle pas d'un Maurice mais de Michel Grandidier.
- Vous faites erreur. Ici repose mon regretté mari, paix à son âme, Maurice Didier.
- Je ne crois pas.
- Enfin, Monsieur, vous mettriez en doute ma parole ! Maurice repose dans cette tombe près du grand cyprès de l'allée centrale et je sais ce que je dis.
- Regardez tous les cyprès qui nous entourent : il est facile de se tromper.
- Vous n'êtes qu'un freluquet insolent.
- Mais pas du tout, Madame. - *En plus elle m'insulte, la vieille*- Je vous assure que je compatis à votre.....
- Je ne vous permets pas – *Vraiment les jeunes se croient tout permis* - c'est mon mort, pas le vôtre.
- Mais je ne veux nullement prendre votre mort ; je suis juste venu, comme chaque année, honorer la mémoire de mon copain tragiquement disparu à vingt ans.
- C'est mon mort, un point c'est tout.
- Ne craignez rien, Madame, je vais vous le laisser. - *Je reviendrai poser mon pot quand elle aura fini ses patenôtres ; tout à l'heure, je demanderai aux parents s'ils savent qui est cette pauvre folle...*

Une regrettable méprise

Sylvie

La scène se passe dans la boutique d'un bijoutier-joaillier entre Madame Delsol bijoutière, et Vincent, jeune fleuriste, qui vient d'installer sa boutique dans le quartier.

- Bonjour Vincent ! Mais quel magnifique bouquet !!!
- Bonjour Madame Delsol ! Il vous plaît ?
- Il est superbe ! Ces couleurs, cette odeur subtile... et alors, l'arrangement entre les roses et les pivoines... ah, là là, vous êtes un véritable artiste, Vincent !
- Merci Madame Delsol ! C'est très gentil de votre part de m'encourager dans mes créations !
- C'est tout à fait normal. Depuis que vous êtes installé dans le quartier, les affaires marchent mieux. Vous attirez du monde avec vos beaux bouquets, on ne peut que s'en féliciter. Ces pivoines, elles sont sublimes ! Savez-vous que ce sont mes fleurs préférées ?
- Je m'en souviendrai, Madame Delsol.
Euh... Pourrais-je parler à votre mari ? Nous avons rendez-vous ce matin.
- Ah bon ? Il ne m'en a rien dit.
Il n'arrivera qu'à midi. Le mardi matin, il s'occupe des marchandises. C'est compliqué avec les métaux précieux, vous savez.
Il faut les faire enregistrer à la douane, fournir les bordereaux de commande et d'expédition. C'est pourquoi je travaille à la boutique le mardi matin, lui ne vient me remplacer qu'à partir de midi.
- Mais que je suis bête ! Je viens de me souvenir. Il m'avait demandé expressément de ne passer qu'après midi quinze !
- Comme c'est étrange, vous êtes sûr de ça ? Il faut dire que mon mari est souvent tête en l'air...surtout ces derniers temps. C'est l'âge, que voulez-vous ! Vous, vous n'avez pas encore ce genre de problème, n'est-ce-pas mon petit Vincent ? Mais je peux peut-être vous renseigner ? À quel sujet aviez rendez-vous avec lui ?
- Euh... C'est un peu compliqué, Madame Delsol !
- Mais pourquoi ?
- Et bien, votre mari m'a commandé un bouquet.
- Ce bouquet ?

- Euh... oui.
- Je ne le crois pas. Ce bouquet là ? Ce superbe bouquet ?
- Oui, il souhaitait le voir avant que je ne le livre...
- Alors là, j'en tombe à la renverse ! Savez-vous qu'aujourd'hui c'est notre anniversaire de mariage ?
- Euh...Je l'ignorais totalement, Madame Delsol...si je l'avais su je vous aurais apporté des fleurs...
- Quel taquin vous faites, mon petit Vincent ! Vous êtes trop mignon. Mais là, avec ce beau bouquet je vous pardonne ! Savez-vous que mon mari oublie chaque année notre anniversaire de mariage ?
- Vous m'en voyez navré, Madame Delsol.
- Mais non voyons, ne le soyez pas ! Donnez le moi, ce superbe bouquet.
- Je ne crois pas que je puisse faire ça, Madame Delsol.
- Je ne comprends pas !
- Et bien, votre mari m'avait demandé de faire un bouquet très spécial, m'avait indiqué les fleurs qu'il souhaitait... je devais passer le lui montrer avant de le livrer et prendre en même temps un bijou qu'il voulait joindre au bouquet.
- Un bijou ? Un bijou qu'il aurait fabriqué pour moi ? Je rêve, vous vous rendez compte, Vincent ? Après quarante ans de mariage ? C'est trop, j'en suis toute retournée.
- Madame Delsol, je suis désolé. Je crois que je viens de faire une énorme bourde.
- Mais enfin, ne le soyez pas ! Écoutez-moi : on ne va rien dire à mon mari. On ne va pas lui dire que j'ai vu le bouquet. Je vais rentrer tranquillement chez moi et vous viendrez me livrer tout à l'heure, à la maison... comme vous l'aviez convenu avec mon cher époux. Je vous le promets, je ne vendrai pas la mèche.
- Je crois que vous n'avez pas compris, Madame Delsol...
- De quoi, mon cher Vincent ?
- Que ce bouquet n'est pas pour vous.
- Comment ça, il n'est pas pour moi ?

- Non, ce bouquet je dois le livrer à Mademoiselle Lise Charmel !
- Lise Charmel ? Vous êtes sûr ? Attendez que je consulte le registre avec les noms de nos clientes....Je n'ai absolument personne à ce nom ...bizarre... ...et ce bouquet n'est pas pour moi ! ...Mais... Comment osez-vous ?
- Je crois qu'il vaudrait mieux que je m'en aille, Madame Delsol ...tout cela n'est qu'une regrettable méprise, excusez-moi, je suis vraiment, mais vraiment navré. Mais que faites-vous, Madame Delsol ? ...Arrêtez...mais arrêtez... Mon bouquet...Nooooon !!!

Le cornichon Pierre Emmanuel

Jacques, auteur de BD et Julie, sa compagne journaliste, sont à table.

- Tu as entendu la nouvelle ? Jacqueline Sauvage a été définitivement graciée et libérée. Ce n'est pas trop tôt !
- Ah oui, pourquoi ?
- Cette femme a suffisamment souffert, me semble-t-il.
- Elle a tué son mari de trois coups de fusil de chasse. Dans son dos qui plus est.
- Il la battait.
- Qu'est-ce qu'on en sait ?
- Elle s'est retrouvée plusieurs fois aux urgences.
- Je ne sais pas tout concernant cette affaire mais l'enquête n'a rien déterminé de flagrant.
- Ses filles ont témoigné avoir régulièrement subi des violences et des attouchements et l'une d'elle dit même avoir été violée. Elles confirment toutes que leur mère subissait régulièrement la violence de leur père.
- Certes, j'en conviens, c'était un monstre, mais est-ce que ça lui donnait le droit de le tuer pour autant ?
- Peut-être pas, mais elle a déjà passé quatre ans derrière les barreaux.
- Oui, mais elle a commis un meurtre.
- Attention Jacques, arrête de me provoquer, cette femme est plus victime que coupable.
- C'est ce que les journaux répètent en boucle. Excuse-moi, mais tu connais mon opinion sur les médias et ta corporation. Les journalistes sont toujours avides de sensationnel et des causes à l'emporte-pièce.
- Oui, oui je connais bien ton couplet sur mes confrères. Dis-moi, tu penses aussi que personnellement je m'amuse à déformer les faits ?
- Non, ce n'est pas ce que je voulais insinuer. Tu conviendras tout de même que cette femme a été reconnue coupable par la justice, et à deux reprises en plus.

Pourquoi serait-elle graciée plutôt qu'un autre détenu ? y-a-t-il eu erreur judiciaire ? Comment un Président, fut-il socialiste, peut-il s'arroger le droit de désavouer la Justice ?

- Là, tu vas un peu fort. Tu penses à un complot politique peut-être ?

- Non, je me pose des questions.

- Cette femme a vécu un véritable calvaire pendant quarante-sept ans, a passé quatre années en prison et ne représente pas de danger pour la société.

- J'ai entendu dire qu'elle avait eu un amant peu avant le meurtre, il ne faudrait pas qu'elle récidive. As-tu pensé au signal que l'on fait passer ? Chaque querelle de couple pourra dégénérer en meurtre puisque la sanction sera bénigne.

- Toi qui ne crois pas en Dieu, tu crois à la justice des hommes ?

- Laisse Dieu en dehors de ça. C'est le Président qui se prend pour Dieu en libérant cette femme. Pense à l'aléa moral.

- Non, je pense à cette femme sous le joug de la violence conjugale endurée pendant de longues années et je me dis que ça va faire réfléchir tous ces machos écervelés.

- Nous y sommes, si je comprends bien, c'est un combat féministe. Pourtant, la violence s'exerce par les deux sexes.

- Principalement par les hommes, c'est statistique.

- Il y a violence physique et violence psychologique, celle-ci peut être insidieuse.

- Tu penses que si une femme est battue, c'est qu'elle le mérite, c'est ça ?

- Non, je dis simplement que la violence s'exerce sous différentes formes et que toute forme est à proscrire.

- La loi ne prend en compte que la violence physique parce que c'est la plus facile à établir.

- C'est bien ce que je voulais dire.

- Finalement, tu aurais préféré qu'elle meure sous les coups de son mari comme toutes les autres ?

- Non, je m'insurge contre le culte des coupables innocents et je défends une justice équitable. Il faut éviter d'accorder aux criminels davantage de droits qu'à leurs victimes... mais je dois reconnaître que, personnellement, je lui aurais accordé le bénéfice de la légitime défense.

- Espèce de cornichon !

- Je t'aime !